

La Question Bilingue

(Suite de la première page)

Le Dr Finnie appuie brièvement la motion. Personne dit-il, n'y peut trouver le moindre prétexte à reproche. Elle est rédigée avec une extrême modération. La minorité de Québec n'a qu'à se louer de la cordialité de la majorité. Depuis cinquante ans qu'il vit parmi les Canadiens-français, il n'a jamais eu à se plaindre d'eux. Il voudrait qu'il en fut ainsi dans l'Ontario. Il souhaite que l'on s'entende et que l'on règle cette question au plus tôt.

Lettre de Son Eminence le Cardinal Bégin

Mgr Bruchési a reçu de Son Eminence le cardinal Bégin une lettre au sujet de la déclaration que Sa Grandeur faisait à l'assemblée convoquée par la Jeunesse Canadienne-française au Monument National, le 21 décembre. Voici le texte de cet important document :

A Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal, Monseigneur,

Les journaux m'ont apporté les échos de la belle et patriotique manifestation organisée récemment par les soins de l'Association catholique de la jeunesse canadienne française, dans votre ville épiscopale et où l'on a vu figurer et sympathiser, dans une commun. pensée de loyauté et de justice les plus hautes personnalités ecclésiastiques et les hommes politiques les plus distingués.

C'est avec une satisfaction profonde que j'ai lu les discours prononcés en cette circonstance, et je félicite particulièrement Votre Grandeur d'avoir su interpréter, en un langage si ferme, et en même temps si pondéré, les nobles sentiments de notre élite et de notre peuple, et d'avoir placé la question débattue sur son vrai terrain.

Ce n'est pas, en effet, d'un simple intérêt local qu'il s'agit.

Nous sommes une confédération de provinces associées entre elles par des liens étroits. Cette situation crée entre les provinces, entre les citoyens qui les habitent une solidarité nécessaire. Et pas plus dans un corps moral que dans un organisme physique, l'on ne peut porter à teinte à l'une ou l'autre des parties composantes sans que tout l'être composé en souffre.

"Le français comme l'a dit très justement Votre Grandeur a sur cette terre du Canada des droits indéniables" : droits conquis par l'effort le plus hardi et le travail le plus généreux et consignés dans les

pages les plus glorieuses de nos Annales. On n'efface pas d'un trait de plume ces pages écrites avec le sang même des aïeux.

Toute race porte en elle-même des titres imprescriptibles qui l'autorisent à parler sa langue. C'est un penchant et un besoin innés qu'aucun gouvernement ne peut prudemment ignorer, et c'est un droit fondamental et primordial qu'aucune puissance humaine ne peut impunément violer. Je crois à une justice immanente, et je n'admets pas, aucun esprit sensé n'admettra que, dans un pays civilisé comme le nôtre, la force du bras et du nombre doive être considérée comme le dernier mot des choses.

Notre constitution civile fait de la langue française une place officielle. Les hommes qui l'ont façonnée voulaient fonder sur une nation unie et prospère, sur un méconnaissance leurs vœux et c'est à elle qu'ils ont voulu offrir le langage si ferme, et en même temps si pondéré, les nobles sentiments de notre élite et de notre peuple, et d'avoir placé la question débattue sur son vrai terrain.

Et quelle langue, Monseigneur, veut-on bannir du domaine où se forment l'esprit et le cœur de l'enfance ? Celle-là même qui est la gardienne de nos croyances et l'instrument de notre culture. Nous comprenons, certes et nous nous expliquons sans peine, l'indignation que soulèvent au sein de la minorité ontarienne, les mesures injustes et vexatoires dont elle se plaint. Ces mesures atteignent nos frères et co-religionnaires aux sources mêmes de leur vie intellectuelle et religieuse. Et si, par de tels actes, et aussi par notre apathie cette vie catholique et française venait à se décolorer, qui dira que les influences néfastes, coupables d'un

pareil attentat, ne s'exerceraient pas un jour au cœur même de notre province ?

Je m'abstiens de penser plus loin ma pensée, et d'entrer plus avant dans ce problème troublant. C'est une confiance, une conviction même, que grâce au bon vouloir et à l'intervention prudente de tous les hommes d'influence vraiment soucieux de la paix publique, là où les minorités souffrent et où l'injustice triomphe, des idées d'une politique plus juste et plus saine finiront bientôt par s'évaluer. Il y va de l'union des races, du bon renom et de la grandeur de notre patrie.

Nous sommes, vous l'avez rappelé vous-même, Monseigneur, et nous avons toujours été depuis cent cinquante ans, de sujets paisibles et loyaux de la couronne britannique. Nous respectons la langue anglaise ; nous l'enseignons, nous la parlons au besoin finit l'entourons, dans notre province, de tous les regards auxquels elle a droit et il ne vient à l'idée d'aucun de nous de lui enlever la moindre de ses légitimes libertés. Nous ne croyons donc pas réclamer une faveur ni une chose inéquitable en demandant que le même sort soit fait à la langue des Laval, des Champlain et des Maisonneuve.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'épreuve imposée à nos frères ontariens devait se prolonger, ce sera le noble devoir de la province française et catholique de Québec d'appuyer de son influence et de toutes ses ressources ceux qui souffrent et ceux qui luttent jusqu'à ce que pleine justice leur soit rendue.

Il se sont accomplis, les nobles moments qu'il faut mériter, la lecture des magnifiques discours prononcés à Montréal le 21 décembre dernier, et le jour où des principes d'équité nous seront imposés, nous nous féliciterons de la politique de toutes nos provinces canadiennes, sera pour notre patrie un jour de bénédiction et de salut.

Veuillez agréer, Monseigneur, avec mes félicitations, l'hommage de mon cordial dévouement.

L. N. CARD. BÉGIN, Archev. de Québec.

ATTENTION J'annonce à mes pratiques que j'ai toujours en magasin, une bonne quantité de viande. B. M. CLAVETTE, Boucher, St-Basile, N. B.

AVIS ! AVIS !

J'ai l'honneur d'informer le public d'Edmundston et des alentours que je viens d'ouvrir un atelier de MARCHAND-TAILLEUR à l'ancienne place de M. P. FOURNIER, (voisin du Grand Central Hotel).

Et j'ai le plaisir de vous dire que j'ai le plus beau choix en fait de PARDESSUS ET HABILLEMENTS pour automne et hiver et j'en ai pour tous les goûts, à des prix très modérés.

J'invite tous les anciens clients de M. P. Fournier et le public en général à venir me voir s'ils veulent avoir satisfaction garantie sur tous les rapports, et n'attendez pas trop tard pour faire votre choix. Je ferai aussi le pressage et le repassage.

Donc en foule chez J. H. NAP. GOSSELIN Marchand-Tailleur Edmundston, N. B. Je fais les boutons aussi avec l'étoffe que vous apporterez pour costumes et manteaux.

L'UNION MUTUELLE Compagnie d'assurance... A. P. LABBIE, Gérant.

AUX MARCHANDS Du Madawaska... Nous portons un stock considérable de Chaussures en Cuir, en feutre, de souliers à l'huile, de bas de chantiers, lacets, vernis, etc.

Feuilleton du Madawaska LA BRISURE par PIERRE L'ERMITE

Première Partie Ni gants ni doublette, à peine un chapeau, à cause de la fraîcheur des prés, en vrai voisin... Alors j'aurais ma vraie grâce à me faire davantage prier. Je vais prévenir Olympe. Quant il fut parti, Gilles se dit à l'écart, en frappant de ses gants la poignée de sa canne.

une poussée de haine. Moi, je ne les déteste pas ; seulement, ils ne m'ont rien fait. Dites-moi, Pascal, quel plaisir puis-je avoir avec lui ? Je ne vais pas discuter ? Il est impersonnel. Autant parler à un livre de sciences que du XVe siècle. Et puis à quoi bon ? Les questions profanes, il ne les écartait pas ; et moi j'ignore la théologie ! Nous n'avons donc aucun point de contact. Il est enveloppé de la tête au pied dans sa théologie, comme dans sa soutane. De quel côté qu'on l'aborde c'est cette couleur noire qui navre les yeux affaiblis de l'humide et de gaieté. Sans compter qu'il est d'une crédulité formidable !

un cœur factice, une vie spéculative. Dites-moi, Pascal, quel plaisir puis-je avoir avec lui ? Je ne vais pas discuter ? Il est impersonnel. Autant parler à un livre de sciences que du XVe siècle. Et puis à quoi bon ? Les questions profanes, il ne les écartait pas ; et moi j'ignore la théologie ! Nous n'avons donc aucun point de contact. Il est enveloppé de la tête au pied dans sa théologie, comme dans sa soutane. De quel côté qu'on l'aborde c'est cette couleur noire qui navre les yeux affaiblis de l'humide et de gaieté. Sans compter qu'il est d'une crédulité formidable !

vais manger du ris de veau et à côté de M. le curé. Moi qui change de wagon quand la fatalité y fait monter un de ces Messieurs prêtres ! Ils m'attristent, ils tirent des brulures énormes et terribles, ils font sur eux d'incessants signes de croix. On allait en partie de plaisir, et l'on échoua dans un couvent !

— Elle n'est pas brillante, évidemment, mais elle est sûre. Actuellement, je pense tout haut devant vous, Pascal... — Non plus ! Vous ne m'avez pas encore compris. Je suis convaincu que votre curé des Herbiers est un brave homme, un bon abbé Constant. Il a du tact, il ne voulait pas venir dîner ce soir ; il m'a même écrit parfois quand on est ecclésiastique. Mais... — Je vous répète : cela me déplaît de dîner avec lui ! Une impression, soit ! mais désagréable ! — Vous vous flattez, Gilles. Ce n'est même pas une impression... — Ce n'est qu'une incrustation.

(A Suivre)